



Le

FURET DE LYON.

Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GŒURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAIT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

ÉPHÉMÉRIDES.

4 mars 1795. — Prise de Gertruidenb en Hollande.

LE CÉLIBAT.

Examiné sous un point de vue moral et religieux, le célibat peut fournir sans peine la matière de plusieurs gros volumes ; mais, par malheur, je ne suis ni bénédicte, ni casuiste, ni théologien; alors, il faut me borner à un petit aperçu, un rien.....

Pourquoi restez-vous célibataire ?— est une question qu'adressent assez souvent les pères ou les oncles qui ont des filles ou des nièces à marier, — aux jeunes gens qui ne se marient pas. Ma foi, à vous dire vrai, répond celui-ci, je n'en sais rien. — Plus tard, je pourrai y songer, répond celui-là. Et, de fait, beaucoup vivent et meurent célibataires, sans trop savoir pourquoi. Ils n'ont pas d'antipathie prononcée contre le mariage, mais ils sont jeunes, ils attendent. Le jeune avocat attend une clientelle ; le clerc de notaire ou d'avoué attend l'occasion d'acheter une charge ; le médecin attend des malades, beaucoup de malades ; le commis-voyageur attend que son chef l'associe à ses entreprises ; l'auteur attend des succès ; le petit employé attend une gratification ou de l'avancement dans les bureaux ; mais le hasard, ce vilain dieu, vient souffler sur ces châteaux en Espagne, et, d'un coup, enlève au mariage tous ces braves jeunes gens qui se promettaient d'en goûter les douceurs.

Ce n'est donc pas l'égoïsme, comme on le prétend, qui retient une foule d'hommes dans le célibat. Tous, ou presque tous, ont des penchans plus ou moins prononcés pour le mariage ; tous, ou presque tous, cherchent la femme qu'ils doivent aimer. Celui-ci oublie que, médecin, il n'a pas de malades ; cet autre, qu'industriel, il a eu des faillites ; et cependant tous deux, comme deux imprudens, s'avisen d'aimer : l'un, la fille d'un petit rentier ; l'autre, la fille d'un marchand. Les jeunes personnes partagent ce chaste amour, mais leurs pères ne sauraient consentir à un hymen qui n'a rien d'avantageux pour l'avenir de leurs filles. De-là, refus, refus formel.

Ceci est l'histoire de bien des jeunes gens, c'est même l'histoire du plus grand nombre, car les succès, les réussites

sont pour quelques-uns. A ceux-là seulement il est permis de voir leurs rêves d'enfant se réaliser. Pour ceux-là, seulement, la société n'a point d'égoïsme ni de turpitudes ! Pour eux seulement, point de désenchantement, point d'illusions détruites : c'est à peu près ce que dans leur jeune âge ils avaient imaginé !

Mais, si vous voulez voir le contraste vivant, le contraste fait homme, entrez avec moi dans ce salon. — Ne craignez rien, notre présence ne dérangerai personne : les hommes tourneront à peine la tête et les femmes ne sauront pas même si nous sommes là ! — N'appréhendez pas non plus d'intimider les demoiselles à marier, qui causent modes et musique, elles savent parfaitement qu'elles ne doivent pas rougir et baisser les yeux devant nous. Tous leurs petits embarras, leur contrainte affectée, leur air ingénue et modeste, elles les réservent aux gens habiles, à ceux qui ont réussi dans les affaires. — Ne vous impatientez pas, car en deux minutes vous pourrez ici faire un cours complet d'éducation à l'usage des jeunes gens qui, comme vous, ont été maltraités par la fortune. — Il est huit heures ; M. Ernest, la coqueluche de toutes ces mamans, l'espoir de toutes ces demoiselles, ne saurait tarder d'arriver. Il vous est déjà facile de remarquer certain air d'inquiétude qui les gagne toutes ; c'est l'appréhension qu'elles ont de ne pas voir annoncer M. Ernest ; l'une a consacré deux jours à étudier une sonate, l'autre à répéter un air d'opéra ; celle-ci s'est brodé telle chose ; celle-là telle autre ; et, toutes ont préladé, répété, brodé, dans l'intention secrète de plaire à M. Ernest, car ce M. Ernest est un excellent parti :

Son physique est fort bien ;
Quant au moral, il a cent mille écus de bien.

Le voilà, M. Ernest ! — Les pères et les oncles se lèvent ; — les mamans se lèvent aussi. — Quant à ces demoiselles, elles se troublent, rougissent, et deviennent timides à faire plaisir. — Ce cher M. Ernest ! comme on était inquiet de sa santé ! — Dix fois on lui demande s'il n'a pas été indisposé ! on le gronde de la rareté de ses visites, on l'invite à des parties de campagne, à des parties de chasse ; il ne sait à qui répondre, car tout le salon parle en même temps. Cependant on s'aperçoit qu'il est habitué à ces petites cajoleries, car il les reçoit sans trop s'étonner. — Une grande et belle personne est au piano, chantant-là le *tanti palpiti*, avec un accent profondément ému. M. Ernest ne l'écoute pas ; il s'ap-



proche du feu, se chauffe les pieds, siffle ou fredonne un fragment d'air, ou bien encore se promène si cela lui convient; tout lui est permis.

Vous avez hâte de quitter le salon où M. Ernest, *le bon parti*, *l'homme à marier*, reçoit non moins de flagorneries qu'un roi constitutionnel; mais M. Ernest est un homme type, car, dans les salons, dans les boutiques, vous trouverez partout ce M. Ernest, et toujours fat, toujours impertinent, et cependant recherché des papas, des mamans et des demoiselles, parce qu'il a réussi!... — Je conçois maintenant que le nombre des célibataires soit si grand.

JOSEPH BEUZ.

Veille d'Austerlitz;

Génie qui préside aux héros, chantez avec moi la victoire mémorable que gagna un grand homme, aussi modeste que brave, qui mit des rois dans ses fers, et respecta ses ennemis vaincus....

Semblable à une comète qui, dans sa course rapide, franchit les orbites des astres étonnés, laissant derrière elle une lumière vive qui annonce aux faibles humains la chute des trônes et des nations, Bonaparte, en quinze jours, avait soumis la moitié de l'Allemagne....

Enfin, le signal est donné : demain le soleil verra deux cent mille hommes sous les armes, rouvrir de leur sang l'herbe glacée du Nord....

Le soldat dans le camp, impatient comme Ajax, demande le jour, murmure contre le ciel, qui étend sur toute la nature les voiles sombres de la nuit, éclairent par les feux pâles de la lune. Les guerriers cependant se couchent sur la terre humide, et reposent du repos des lions....

Aperçois-tu ces armes, dont l'acier poli brille comme les étoiles sous la voûte céleste. Ecoute, dans ce silence profond, le *qui vive* des sentinelles; entends le hennissement du courrier, dont les oreilles se dressent au son de la trompette comme à l'approche de sa compagne....

Vois ces feux du bivouac, dont la braise ardente n'est pas encore éteinte! vois ces étincelles qui pétillent de temps en temps, comme la flamme bleuâtre du Vésuve se montre par intervalle et annonce la fin de l'irruption....

Mais quelle est cette vive lumière qui frappe mes yeux par son éclat? A cette tente proprement décorée, à ce drapeau qui flotte dans les airs, je reconnaît le bivouac de l'empereur.....

Approchons. Que vois-je! quel regard sombre! quoi! assis sur l'affût d'un canon, entouré de plans, de cartes géographiques, le héros, les bras croisés sur sa poitrine, semble interroger le destin, et lui demander s'il doit se réjouir ou se plaindre de la journée qui se prépare. Tout-à-coup, la terreur, la guerre homicide, la vengeance impitoyable, et la mort qui termine toutes les calamités humaines, se pressent autour de lui; les Euménides font siffler leurs serpents; le ver rongeur se traîne en déroulant ses anneaux glacés; son œil épouvanté devient fixe; mais son gracieux sourire revient à l'aspect du char triomphal de la gloire, et tous les fantômes hideux s'évaporent devant lui; il s'écrie : Postérité! postérité!....

Plein de ces grandes émotions, il s'éloigne de sa tente, parcourt celles où reposent ses braves, et semble vouloir leur communiquer une partie du bonheur qu'il éprouve, en les rassurant sur le sort de la bataille....

Ici, il s'arrête et contemple un vieux guerrier dont le front

ridé par de nobles cicatrices, atteste la valeur. Le héros, surpris de ne pas voir le signe du courage sur sa large poitrine, arrache sa croix et la place lui-même. Ce soldat était appuyé contre un arbre, ses armes reposaient près de lui sur un tertre couvert de mousse. A ce mouvement, il s'éveille, reconnaît son chef, et s'écrie : *Vous veillez, et je dors!* Eh quoi! répond le grand homme, quand le troupeau se fie à la garde du berger, le pâtre doit-il se livrer au sommeil?....

A ces paroles, qui résonnent aux oreilles des braves comme l'airain qui tonne, ils ouvrent les yeux et, de même que l'habitant des bords de la Tamise, surpris du soleil radieux qui se lève sur Kensington, ils sont frappés d'enthousiasme à la vue de l'empereur; et bientôt le cliquetis des armes qui s'entrechoquent, les sons belliqueux d'une musique guerrière, et les cris : *qu'il vive! qu'il vive!* frappent les échos des montagnes voisines, qui, en les répétant, portent la terreur et l'effroi au milieu du camp ennemi.....

Semblable au maître des dieux qui, d'un signe de tête, ébranle la moitié de la terre; ou de même que Neptune qui, d'un coup de trident, agite ou calme les flots de la mer, le héros ordonne le silence. A sa voix puissante, les cris cessent, et chaque guerrier hâte dans sa pensée le moment du combat....

Satisfait des sentiments d'amour qu'il inspire à des braves, Bonaparte rentre dans son bivouac, en essuyant une larme. Destin! dit-il tout bas, pourquoi me forces-tu à exposer la vie de tant d'illustres soldats! Gloire! patrie! que de sacrifices!...

LOUIS.

MOEURS POLITIQUES.

UN DE NOS SAUVEURS.

Vous le connaissez tous! il aime le budget, la clôture, le cumul et les truffes du Périgord. A quatre heures ou à peu près, il arrive à la chambre, s'assied et vote. Aussi articule-t-il à merveille et d'une voix sonore, assez! assez! c'est entendu! toujours il applaudit aux explications des ministres. Il excelle à prolonger, à augmenter les rumeurs de ses amis, quand un député de la gauche occupe la tribune. Il chassa Manuel pour *crime de répugnance*, vota la loi d'aïnesse, celle d'amour, la loi du sacrilège et le merveilleux milliard. Il a dit : *NOUS SOMMES TROIS CENTS!* Du reste, c'est un bon homme, excellent père de famille, aimant tendrement ses enfants. M. de Villèle a fait de l'aîné un receveur-général; du second, M. de Peyronnet, un conseiller; du troisième, M. de Clermont-Tonnerre, un colonel d'état-major; du quatrième, M. de Corbière, un préfet. Ses gendres sont aussi des martyrs du nouveau système, car ils paient encore de gros appointemens qu'ils doivent à la tendre sollicitude de leur beau-père: l'état s'est chargé de ses petits-enfants, ils ont des bourses dans les collèges royaux. *Optime!*

Ce digne homme est aimé des gens qui l'ont nommé député, parce qu'il est officieux, aimant beaucoup à rendre de petits services. C'est vraiment l'homme d'affaires à Paris des habitans de son arrondissement. Les ministres lui refusent peu. Déjà, il fait doter son chef-dieu de deux foires dans l'année, d'une école mutuelle et d'un prix d'agriculture de 150 francs. Par sa protection, on obtient des débits de tabac, des places de garde-champêtre, de gendarmes ou tout autre chose. L'inspecteur des ponts et chaussées le craint; aussi veille-t-il activement à la réparation des chemins qui conduisent à sa maison de campagne et à celle de ses amis.

Il ne regrette presque plus M. de Villèle, et commence à se familiariser avec M. Casimir Périer et l'abbé Louis, qu'il trouve dans le bon chemin et suivant à merveille le goût des cours. Des institutions républicaines appuyées sur un trône monarchique l'effraient bien moins qu'autrefois, et lui paraissent d'assez bonnes tirlires, depuis qu'il voit les belles choses qu'elles produisent et l'argent qu'elles rapportent.

A l'instar de M. Prudhon, il se croît par sa position de député, plus haut que l'approbation ou l'improbation. Cependant la liberté de la presse le gêne horriblement, et il voterait de grand cœur une loi qui l'abolirait.

Il abhorre M. de Cormenin depuis qu'il a été élu et cumulé et cumulé ; mais en revanche il admire M. Dupin, et pense comme lui que le laboureur qui cultive son champ, en blouse, vivant de son travail et non de réverences, est un mendiant, qu'on ne doit pas consulter sur le choix du maire de sa commune.

Fidèle comme un barbet, il a juré serment à la république, une et indivisible, au consulat, à l'empire, aux deux restaurations ; tous ces serments divers il les a prononcés en haine de l'anarchie et pour la gloire de la France ; et c'est encore dans les mêmes sentimens que dernièrement il se fit une douce violence, en prêtant serment à la charte de 1830 et à Louis-Philippe. Ne lui parlez pas du programme de l'Hôtel-de-Ville, de ses promesses, et des poignées de mains de juillet, parce qu'il vous renverrait à M. Dupin.

Enfin, ce type incarné des contres, voit la prospérité de l'état dans un budget de deux milliards, voté par des députés inamovibles qu'on payerait pour ce travail ; un cens d'éligibilité de 500 fr., des électeurs à 200, une chambre hérititaire pour la commodité de ceux qui ne veulent se donner que la peine de naître ; et comme sans beaucoup d'argent un pair n'a pas de dignité, c'est-à-dire ne peut, comme dans le vieux temps, jouer gros jeu, entretenir des nymphes d'opéra, avoir nombreuse valetaille, crever force chevaux, etc. etc., ce cher sauveur veut donc que l'on fournit à tout, et sans lésinerie.

Moyenant ces bagatelles et quelques autres, dans lesquelles, on peut comprendre un respect profond pour les abus et pour les bons gens qui en vivent ; la confiance, selon lui, doit renaître, le commerce refleurir ; et le cultivateur, l'artisan, le manufacturier, l'artiste, tout le monde enfin, s'ils faisaient leur devoir, priaient Dieu qu'il lui donne une douce vie... et un fauteuil au Luxembourg.

MAYEUX.

Le journal qui porte ce titre avait été saisi pour la chanson suivante, mais la chambre des mises en accusation a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à suivre.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Le journal qui porte ce titre avait été saisi pour la chanson suivante, mais la chambre des mises en accusation a déclaré qu'il n'y avait pas lieu à suivre.

C'était en automne à Valmy.

Voici le drapeau de Jemmapes,

Voici le drapeau de Valmy.

En me trouvant à Jemmapes,

Je crois encore être à Valmy.

La nuit je rêve de Jemmapes,

Ensuite je songe à Valmy.

Le jour je parle de Jemmapes,

Et puis je parle de Valmy.

Voici mon sabre de Jemmapes,

Et ma dragonne de Valmy.

Peut-on trop songer à Jemmapes,

Parler trop souvent de Valmy.

Le canton pour général à Jemmapes,

Dumouriez vainqueur de Jemmapes,

Et le futur duc de Valmy.

Et quoique je fisse à Jemmapes,

Ce que je faisais à Valmy,

Je ne regis, comme à Jemmapes,

Aucune blessure à Valmy.

Si nos ennemis de Jemmapes,

Si nos ennemis de Valmy,

Nous attaquions comme à Jemmapes,

Et se battaient comme à Valmy.

Quoique moins jeune qu'à Jemmapes,

Et quoique plus vieux qu'à Valmy,

Je combattrais comme à Jemmapes,

En combattant comme à Valmy.

BIOGRAPHIE MUSICALE.

HAYDN.

François-Joseph Haydn naquit le dernier jour de mars 1732, à Rohrau, bourg situé à 15 lieues de Vienne. Son père était charron, et sa mère, ayant de se marier, avait été cuisinière au château du comte de Harrach, seigneur du village.

Le père d'Haydn réunissait, à son métier de charron, la charge de sacristain de la paroisse. Il avait une belle voix de tenor, aimait son orgue et la musique quelle qu'elle fût. Dans un de ces voyages que les artisans d'Allemagne entreprennent souvent, étant à Francfort-sur-le-Main, il avait appris à jouer un peu de la harpe. Les jours de fête, après l'office, il prenait sa harpe, et sa femme chantait. La naissance de Joseph ne changea point les habitudes de ce ménage paisible. Le petit concert de famille revenait tous les huit jours, et l'enfant, debout devant ses parents, avec deux petits morceaux de bois dans les mains, dont l'un lui servait de violon et l'autre d'archet, accompagnait constamment la voix de sa mère. Haydn, chargé d'ans et de gloire, se rappelait encore les airs simples qu'elle chantait, tant ces premières mélodies avaient fait d'impression sur cette âme musicale !

Un cousin du charrou, nommé Franck, maître d'école à Haimbourg, vint à Rohrau un dimanche, et assista à ce trio. Il remarqua que l'enfant, à peine âgé de 6 ans, battait la mesure avec une exactitude et une sûreté étonnantes. Ce Franck, savait fort bien la musique. Il offrit à ses parents de prendre le petit Joseph chez lui, et de la lui enseigner. Ceux-ci reçurent la proposition avec joie, dans l'espérance de réussir plus facilement à faire entrer Joseph dans les ordres sacrés, s'il savait la musique.

Il partit donc pour Haimbourg. Il y avait à peine séjourné quelques semaines, qu'il découvrit chez son cousin deux timpanons, sortes de tambours. A force d'essais et de patience, il réussit à former sur cet instrument, qui n'a que deux tons, une espèce de chœur qui attirait l'attention de tous ceux qui venaient chez le maître d'école.

Franck, donnant à son jeune cousin, pour employer les propres expressions de Haydn, plus de taloches que de bons morceaux, mit bientôt le jeune timpaniste en état non seulement de jouer du violon et d'autres instrumens, mais encore de comprendre le latin, et de chanter au lutrin de la paroisse de manière à se faire une réputation dans tout le canton.

Le hasard conduisit chez Franck Reüter, maître de chapelle de St.-Etienne, cathédrale de Vienne. Il cherchait des voix pour recruter ses enfans de chœur. Le maître d'école lui proposa bien vite son petit parent : il vient ; Reüter lui donne un canon à chanter à première vue.

La précision, la pureté des sons, le *bris* avec lequel l'enfant exécute, le frappent ; mais il est surtout charmé de la beauté de sa voix. Il reniaqua seulement qu'il ne *trillait* pas, et lui en demanda la cause en riant. Celui-ci répondit avec vivacité : « Comment voulez-vous que je sache triller, si mon cousin lui-même l'ignore ? — Viens ici, je vais te l'apprendre, » lui dit Reüter. Il le prend entre ses jambes, lui montre comment il fallait rapprocher avec rapidité deux sons ; retenir son souffle et battre la lurette. L'enfant trilla sur-le-champ, et bien. Reüter, enchanté du succès de son écolier, prend une assiette de belles cerises que Franck avait fait apporter pour son illustre confrère, et les verse toutes dans la poche de l'enfant. On conçoit la joie de celui-ci. Haydn se plaisait à rappeler ce trait, et il ajoutait, en riant, que toutes les fois qu'il lui arrivait de triller, il croyait voir encore ces superbes cerises.

On sent bien que Reüter ne retourna pas seul à Vienne ; il emmena le nouveau *trilleur*. Haydn avait huit ans environ. Il disait qu'à partir de cette époque, il ne se souvenait pas d'avoir passé un seul jour sans travailler seize heures et quelquefois dix-huit. Il faut remarquer qu'il fut toujours son maître, et qu'à St.-Etienne, le travail obligé des enfans de chœur n'était que de deux heures. Il racontait que, dès l'âge le plus tendre, la musique lui avait fait un plaisir étonnant. Entendre jouer d'un instrument quelconque, était plus agréable pour lui que de courir avec ses petits camarades. Quand, badinant avec eux sur la place voisine de St.-Etienne, il entendait l'orgue, il les quittait bien vite et entrat dans l'église.

Haydn apprit de Porpora la vraie manière de chanter à l'italienne et l'art d'accompagner au piano, qui n'est pas si facile qu'on le pense. Voici comment il vint à bout d'attraper ces leçons.

Un noble Vénitien, nommé *Cornier*, était alors à Vienne, ambassadeur de la république. Il avait une maîtresse folle de musique, qui avait hébergé le vieux Porpora dans l'hôtel de l'ambassade ; Haydn, uniquement en sa qualité de mélomane, trouva moyen de s'insinuer dans cette maison. Il y plut ; et Son Excellence le mena, avec sa maîtresse et Porpora, aux bains de Manendorff, qui alors étaient à la mode.

Notre jeune homme, qui n'avait d'amour que pour le vieux Napolitain, se mit à employer toutes sortes de ruses pour entrer dans ses bonnes grâces et obtenir ses faveurs harmoniques. Tous les jours il se levait de bonne heure, battait l'habit, nettoyait les souliers, arrangeait de son mieux la perruque antique du vieillard, grondeur au-delà de tout ce qu'on peut l'être. Il n'en obtint d'abord que quelques épithètes de *sot*, quand il entrait le matin dans sa chambre. Mais l'ours se voyant servi gratis, et distinguant cependant des dispositions rares dans son jockey volontaire, se laissait attendrir de temps en temps, et lui donnait quelques bons avis. Haydn en obtenait surtout quand il devait accompagner la belle *Wilhelmine*, chantant quelques-uns des airs de Porpora, tous remplis de basses difficiles à deviner. Joseph apprit dans cette maison à chanter dans le grand goût italien. L'ambassadeur, étonné des progrès de ce pauvre jeune homme, lui fit, à son retour en ville, une pension de 6 sequins par mois (72 fr.), et l'admit à la table de ses secrétaires.

Cette générosité mit Haydn au-dessus de ses affaires. Il put acheter un habit noir. Ainsi vêtu, il sortait avec le jour,

et allait faire la partie de premier violon à l'église des Pères de la Miséricorde ; de-là, il se rendait à la chapelle du comte de *Haugwitz*, où il touchait l'orgue ; plus tard, il chantait la partie de tenor à St.-Etienne.

CHRONIQUE.

Un enfant mort en naissant a été trouvé rue Bouteille, dans une allée.

Trois ouvriers ont été ensevelis, dimanche dernier, dans une fondation qu'ils creusaient à la Mulatière ; un seul a échappé à la mort.

Le sieur Faudon, revendeur à la toilette, a été arrêté, prévenu de vol d'articles de goût, qu'au moyen d'une grande poche, il enlevait aux marchands de nouveautés de notre ville, chez lesquels il allait souvent.

Un voleur qui avait des goûts plus modestes a été également arrêté ; il se contentait des pains de fromages, des bandes de savon, des carafes de marchandes de tisanes, des vases de fer-blanc, dits *berthes*, pour le lait ; quelquefois des oranges, des souliers, des bottes, même des chemises de femme.

TABLETTES DRAMATIQUES.

Théâtre des Célestins.

Les Chouans de l'an VII, le Lion de Lyon, les Chapeaux séditions, et les Cuisinières travesties

Voilà en somme de quoi se composait la représentation donnée mardi dernier, au bénéfice de M.^e Faire. Le public, toujours empressé d'accourir à l'appât d'un titre, n'a pas manqué à ses louables habitudes ; aussi, bien avant le lever du rideau, la salle était-elle comble. Bon public ! tu t'es un peu ennuyé ! que veux-tu ? ce n'est pas ma faute. Arrivons aux *Chouans*. L'auteur de ce drame fait mieux ordinairement et peut mieux faire, il en a donné des preuves ; mais, préoccupé du titre d'*historique* qu'il donnait à sa pièce, il a trop oublié qu'au théâtre, le spectateur ne connaît pas l'histoire. L'ouvrage est-il bon ou est-il mauvais, voilà tout ce qui l'occupe.

Le Lion de Lyon est une petite farce assez plaisante, assez gaie : elle échappe à l'analyse, car tout son mérite repose dans une foule de jeux de mots piquants et des couplets qui ne manquent pas de sel et d'originalité. M.^e Ambroisine et Girel ont recueilli, dans un petit divertissement ajouté à la pièce, une grosse masse de bravos.

Les Chapeaux séditions. Un pauvre diable se coiffe d'un chapeau gris, assommé comme carliste : il prend un chapeau à trois cornes, réputé napoléoniste, il perdra place de receveur d'enregistrement. Sans penser à mal, il achète un chapeau ciré : poursuivi comme républicain, il est cerné, traqué, arrêté, etc. ; toute la pièce repose sur cette faible donnée ; mais les détails sont si piquants, les jeux de mots, les calembours se croisent avec tant de rapidité, que l'on rit, l'on rit.... C'est un plaisir. Allez voir *les Chapeaux* : Achard, Barqui et Célicourt vous feront rire malgré vous.

Les Cuisinières. Ce sont de ces vieilles connaissances qu'on revoit toujours avec plaisir, surtout avec une Victoire comme Achard, un François comme M.^e Adam ; etc. etc. ; ce bon public a-t-il ri de bon cœur à toutes les joyeusetés de ces braves cuisinières ?

AVIS.

M. FONZI, Dentiste de LL. MM. l'empereur de Russie et le roi d'Espagne, membre de plusieurs académies de l'Europe, couronné par l'Athénaeum des arts de Paris, pour l'invention des dents *terro-métalliques incorruptibles*, de passage dans cette ville, offre ses services au public pour toutes les opérations de son art. — Il loge hôtel de l'Europe.

JOSEPH BEUF, Gérant.